

11 poètes de langue anglaise traduits par Jean Migrenne

Anthologie préparée
par Marilyn Hacker

mars 2020

Jean Migrenne, fin connaisseur de la littérature française et anglophone, devenu, presque malgré lui, un grand traducteur de la poésie contemporaine de langue anglaise, nous a quittés en janvier. Au Moyen-Orient, on a habitude de célébrer la vie d'un défunt quarante jours après sa mort, et la guirlande de poèmes choisis ici est un petit hommage à Jean à l'occasion de cette "quarantaine."

Table des matières :

Alicia Ostriker.....	2
Yusef Komunyakaa.....	4
Margo Berdeshevsky.....	6
Fady Joudah.....	8
Maxine Kumin.....	10
Meena Alexander.....	11
Khaled Mattawa.....	14
David Baker.....	16
Henry Taylor.....	19
Toi Derricotte.....	21
Yvette Christianse.....	23

Alicia Ostriker

Avant de traverser

à Frank O'Hara

Frank, nous sommes devenus espèce urbaine
 en ce moment des millions d'humains debout
 à quelque carrefour comme moi attendent

un signal nous permettant de traverser,
 un signal représentant un petit piéton
 qui sera suivi d'un feu vert-feuille

nous ne profitons pas de l'occasion
 pour nous caler sur la longueur d'onde de l'éternité
 nous sommes prêts à jaillir, impatients,

en ce jeudi matin de début d'automne où je me trouve
 plutôt percutante mais affamée de quelque belle chose
 de quelque théorie du beau qui me fasse digérer

ces monceaux de détritiques que je ne puis aimer enfermés
 dans ces solides sacs de plastique luisants
 empilés sur le trottoir de ma rue, la 97^{ème} —

tel un monstrueux rappel de ce qui nous attend, nous
 qui laissons cet amas d'immonde vérité
 porter atteinte à notre esthétique et à notre *joie de vivre*

chaque jeudi, régulièrement. Caresser du regard ces belles
 demeures ambrées, leurs colonnes et corniches
 reflétées dans la vitre arrière des voitures garées, souhaiter

bonne chance à leur rucher d'intimités,
 de gens dans les cuisines finissant leur café matinal
 disant *À plus tard* à ceux qui partagent leur vie,

lever les yeux vers le voile bleu qui flotte
 au milieu et au-dessus de ces architectures

pour finalement une fois prise la tangente du temps

au spectacle d'un afflux de phares blancs et
d'une fuite de feux arrière rouges qui semblent
porteurs d'une espèce d'annonce,

annonce peut-être qu'au prochain carrefour à l'ouest
il y a Riverside Park, allongé en bordure
de Manhattan comme le bras velu

d'un tendre, drôle et bel amant et qu'après
il y a le fleuve qui jamais ne meurt, c'est me dire
qu'avant de traverser il nous vient comme un avant-goût d'éternité.

Yusef Komunyakaa

Nostalgie in blue
Du temps qu'un homme
gardait aux tripes
un essaim de mots bien calé
sur sa rate et chantait.

Du temps des oiseaux de nuit
quand la vie te pompait un sax
à en faire bramer blues & plainte
du fin fond de la nuit profonde :
Encore un d'parti.
Encore un d'parti.

Du temps qu'on pouvait se perdre
corps et biens comme ça dans l'amour
& tailler la plume aux dieux
à fond dans la nuit de quelqu'un.

Aujourd'hui,
déjà, j'ai vu trois peaux noires
parler du temps qu'il fait avec des bons anges
& des mauvais, tenter de lire dans les nuages
& de voir le dessous des grilles
dans les rues de défonce aux rencontres éblouissantes.

Je reviens sur mon reflet dans la vitrine
& m'interroge : Suis-je devant un autre
Lucky Thomson, un Marion Brown
dans un accès de parano in blue,
une autre peau noire
qui s'est réveillée un matin dans un rêve
& a quitté son enveloppe
dans son rêve ? Suis-je celui qui a osé
marcher sur une faille dans le trottoir,
pour prendre son tournant de minuit & ne jamais revenir
entier, ou celui qui a essayé de faire baisser les yeux
qui lui ont planté une lame en plein cœur ?

J'veux dire, j'm'y connais un peu aussi
en oiseaux de nuit & en banjos. Yeah,
chérie, j'm'y connais pour causer aux fantômes.

Margo Berdeshevsky

Coupé

Soleil cou coupé – Apollinaire

Dans leurs messes basses de jours usés jusqu'à la corde
telle une ceinture boulochée de vieille nonne nudité cachée
sous sa nuit de bure

Devant leurs escargots à l'ail et la bénédiction
d'un après-midi en bord de Seine —l'une avant
sa nuit dans les bras d'un amant, l'autre sans
rien, *sauf Paris...*

alors qu'à mi-voix elles parlaient présidents
bidon et catastrophiques, de bombe qui a failli
tuer hier soir, que celle dont l'œil est plus noir
voulait que l'autre lise les *Naufragés et les Rescapés*

de Primo Levi— alors que l'une et l'autre savaient bien
que c'était un de ces mardis, de ces novembre à prendre
ou à laisser sinon cet après-midi
la semaine prochaine

Alors que l'œil-plus-clair évitait une abeille
sur son visage et que l'autre la chassait d'une taloche,
que l'une et l'autre se rencognaient devant l'aiguillon, l'une
a levé son verre de vin vide qui savait attraper

une abeille en plein vol et l'asphyxier, l'a coincée
entre nappe et cloche, et elles de rester là sourdes
aux bêlements de la bestiole qui agitait ses pattes
maigrichonnes, se retournait et roulait sur

son corps doré tandis que continuaient les messes basses
sur les fins du monde, jusqu'à que celle qui ne cessait
de la regarder mourir sans avoir piqué, n'en pouvant plus
de son agonie, ait fait glisser verre et prisonnière

jusqu'au bord de la table fait acte de contrition
fait basculer le verre et tomber l'abeille délivrée dans

les éclats par terre sous l'œil du garçon
qui applaudit—

Fady Joudah**Le poème du thé à la sauge**

Sur un bureau de verre,
Dans un bureau de verre
Sur moquette rouge d'aéroport,

Un policier veut prendre
Les empreintes de mon père.
Pas question fait mon père.

L'autre lui propose un thé
Qu'il boit lentement. La tasse
A pris ses empreintes.

Fait mon père : ce n'était guère
Qu'un sachet dans de l'eau chaude.
Fait mon père : dans son pays,

Puisque la terre reconnaît
L'histoire à l'odeur,
Elle a donné aux hommes la sauge.

J'aime le thé à la sauge
Du jardin de ma mère,
Tout près des gueules-de-loup,

Qu'elle compare à des poissons
Qui gobent l'air. C'est bon
Pour l'estomac. Elle en a

Dans sa cuisine
Où elle chante sans cesse.
Elle est d'abord Hagar,

Qui ébouillante
Les feuilles de thé.
Elle ajoute ensuite

Une pincée de sauge

Et laisse infuser le temps
De raconter l'histoire

Du marié en retard
Le jour de la noce
Et qui n'a qu'une chaussure :

À la mariée qui veut savoir
Où est l'autre il répond
Qu'il l'a perdue à sauter

Par-dessus un mur,
Pour échapper aux soldats.
Et c'est la question :

Thé à la sauge,
Ou thé à la menthe ?

À la sauge, répond-il.
Doux aux narines, amer sur la langue.
Elle le fait. Il le boit.

Maxine Kumin**Le vieux couple**

Leur jazz d'étudiants
mouline son miel
au-dessus
de ces vieux couchés
sur les eaux noires
de la nuit, qui avancent
en âge à deux vitesses :
frisson érotique
de la clarinette
de Pee-wee Russell,
trombone de Jack
Teagarden, mi-guimauve
mi-sanglot long,
ronron rouillé
d'Errol Garner
sur l'ivoire du clavier
et avion de Glenn Miller
qui plonge encore une fois
avant que le sommeil ne
les prenne une fois de plus...

Torschlusspanik.
Les Allemands,
bien évidemment,
savent dire
la fermeture
de la porte et
la terreur viscérale
à l'idée de partir
avant
l'autre quand
se rapproche
le galop.

Meena Alexander

Lumière d'hiver

À Mahasweta Devi¹

C'est l'après-midi, le jour a déjà baissé sur le carrefour,
Soudain c'est l'ouragan : motards, cuirs, engins grondants,
Drapeaux dardés vers le ciel.

Clouée sur place par ce barrage de métal, conscience craquée aux entournares,
Je suis corps de bronze en flaque.
Dans le retrait du jour, quelle preuve d'amour a-t-on—

L'âme surnage, difficile à distinguer du corps
En équilibre instable, déferlement d'arrivées, vertige de points
D'interrogation comme si la vie dépendait

D'une envolée de flammèches genre fioriture.
Tu viens en sari flottant, blanc bordé de bleu.
Comme la première fois, tête nue, demi-tour brusque

Sur l'asphalte, bras tendus vers moi
Comme sous les arbres de feu² et tu m'appelles—
Viens ici— Parfois leur sang de pétales met à bas une maison

Met à bas une République.
C'est ce qui arrive lorsque l'on fait commerce d'enfants—
Du ghee pour sa crémation. Teen taka. Dix roupies. Ek taka : une roupie.

*Voici le suaire pour la recouvrir.
Du camphre pour le feu. Du kâf pour l'assommer.
Du gingembre. Du santal.*

Tu te tiens si immobile sur une route à pouls de gros cubes,
Chevelure abandonnée au vent furieux
(Après j'ai cherché des traces de pas, j'ai voulu toucher le coton froid

Qui te fouettait la chair sur les os)—

¹ Romancière et militante de l'Inde, décédée en 2016. Le poème l'évoque.

² Palash.

Médite, et cela viendra, conscience prise, prise de conscience,
Écris à la craie, à la mine de plomb, avec n'importe quoi,

Un os, une épingle de nourrice, un clou, sur du papier ou de la pierre :
Que le poème te mouronne dans la mémoire,
Dans la désolation du temps, écris sur

Celle, droite comme in I, à l'encre dans la bulle sous un nom de femme
Tout en haut du bulletin de vote, qui a senti trembler sa propre main.
C'était dans l'école aux pupitres métalliques vides

Celle qui a approché des lèvres du bébé le bout de son sein,
Senti des ailes pousser à ses cœurs, voleté par-dessus les barbelés
Du centre de détention pour immigrants.

Celle qui pleurnichait dans son sommeil : « Mère, je crois que je suis un arbre,
Je traîne mes racines derrière moi, l'hirsute à la hache va m'abattre. »
L'autre qui s'est badigeonné le visage de peinture blanche,

Qui s'est engagée devant le musée, s'est accroché une pancarte
Au cou : « *Nous sommes les barbares venus habiter parmi vous
Certains d'entre nous parlent votre langue.* »

Déjà enroutée tu as dit tout bas : « Viens plus près de moi,
Toi née dans les plaines du Gange un an après le mitan du siècle,
Réfléchir à la fragilité de l'horizon,

À la voûte d'étoiles dans laquelle ton père t'a fait entrer en t'élevant.
Quand tu tomberas, comme cela ne manquera pas d'arriver un jour,
Essaye d'avancer à la nage dans les ténèbres,

Tends les bras vers là où tu imagines être le firmament,
Imite Drapaudi³, croasse, formidable, sous les arbres de feu.
Seuls les oiseaux ont pu la sauver : ils ont repris ses cris à leur compte.

Souviens-toi d'Antigone qui enduisit de terre le cadavre de son frère
Pour éloigner les chiens sauvages
Et qui, elle aussi, poussa de rauques cris d'oiseau.

Va à Standing Rock, où les gens se pressent autour de leurs tentes

³ Héroïne du Mahabarata, reprise par Mahasweta Devi.

Quand il gèle à pierre fendre et montent la garde devant les sources
tranquilles. »

L'arbre de feu s'épanouit là-bas—

Son bois sert à construire, donne résine et teinture, peint les ongles du dieu
d'amour

sur les feuilles une multitude de noms—

Anna Mae Aquash⁴, Eric Garner⁵, Freddy Grey⁶, Julia de Burgos⁷ et tant d'autres

Jaillis du noyau de la terre, de l'ombre du daim musqué,
De la gorge verte du colibri,
Dans les prismes de la lumière, ils présentent pour l'ultime appel.

Fait à New York, du 1 au 10 décembre 2016.

⁴ Militante indienne du Canada, découverte assassinée en 1976.

⁵ Décédé à Staten Island suite à une arrestation musclée en 2014.

⁶ Décédé à l'hôpital de Baltimore en 2015 après son arrestation.

⁷ Célèbre poète Portoricaine, militante indépendantiste, disparue en 1953 et morte anonyme dans la rue à Harlem. Finalement identifiée et inhumée avec tous les honneurs dans son île natale.

Khaled Mattawa

ÉCHO & ÉLIXIR 2

Les taxis du Caire s'adressent à moi en anglais.
 Ma réponse attire un 'tu parles bien arabe'.
 'Ça fait longtemps que tu es par ici ?' Et moi :
 'depuis toujours'. Mais on ne me croit pas.
 On me parle persan, on me parle grec,
 ma réponse est montagnes d'or, d'argent,
 vaisseaux fantômes cinglant sur les sargasses.
 Lorsqu'ils s'adressent à moi en espagnol
 je leur réponds Maures et Alhambra,
 Juifs sauvés par des barques ottomanes.
 Lorsqu'on me parle portugais
 c'est 'depuis toujours', café, cacao,
 Indiens et javelots empoisonnés.
 C'est Afonso, roi de Bikongo, sa pétition
 pour que Manuel libère ses fils de l'esclavage.
 Et les taxis du Caire de me répéter
 'c'est drôle comme tu parles bien arabe.'
 Quand on s'adresse à moi en italien
 je réponds temps que j'ai passé emmitouflé
 à un mois de marche d'ici, par terre,
 bivouacs dans le désert, barbelés, mort
 d'épouses et de filles, bave de chameaux malades,
 mer de sable à perte de vue.
 Et eux de me répéter 'ça va', ça va'.
 'Et ça fait combien de temps que tu es par ici ?'
 'Depuis toujours'. Mais on ne me croit pas.
 Voilà qu'on me parle français,
 alors je réponds Djamila, Léopold, Stanley,
 mains et pieds coupés à pleins paniers ;
 je dis l'horreur, les batailles d'Alger.
 Qu'on s'adresse à moi en anglais,
 je réponds Lucknow, Arbenz, indigo,
 Hiroshima, continents noyés dans le thé.
 Je fais le tamponneur de visas, j'évoque
 Madame Cummings, consul américain d'Athènes,
 Ishi, Custer et Wounded Knee.

Et les taxis du Caire de me dire
'ton arabe est incroyablement bon'.
'Mais maintenant on veut la vérité, dis-nous,
ça fait longtemps que tu es par ici ?
Et moi de répondre que je me prénomme 'lionceau',
que je me nomme 'branche brisée'.
Je chante "un bonheur sans bornes"
et "les champs reverdissent en mars"
à m'en faire sable, à en être las de la vérité,
et, comme toujours, on ne me croit pas.
Et puis on s'enfonce dans les embouteillages,
l'atmosphère corrosive, les ruelles pleines
de Pepsi et de Daewoo, où les pauvres
ont les joues creuses. Une fois arrivés, les taxis
du Caire et moi, dans toutes les langues du monde,
nous parlons à n'en plus finir de corruption,
d'illusions perdues, d'occasions manquées,
de sales coups et de tarifs astronomiques.

David Baker

À CE QU'ON DIT

Reviens

Lance la terre

au corps, et donc le corps bel et bien,
— revient — enfin.

Voyez donc

les touffes et le croupion,

les sabots fendus depuis la patte, les pattes
ce qu'il en reste où

elles sont tombées en

cercle au pied

du hêtre. Voyez le hêtre,

l'arbre préféré

des amoureux, celui-ci, oui,

cœurs gravés au couteau

et de quelqu'un et quelqu'une les initiales
boursouflées

devenues illisibles et

plus haut sur le tronc plus

qu'à hauteur d'homme

plus haut sur le tronc — où la carcasse a été tirée.

Imaginez ça.

Une furieuse fringale.

On ne l'a pas cru

quand le paysan

l'a dit au journal,

quand les gendarmes ont trouvé

quelque chose—

« un chevreuil ou peut-être un danois

Lâché dans les maïs »

— dans l'embouche,
trois nuits d'affilée. Regardez-moi ça.
Aucun doute là-dessus.
Comme quoi le corps,
et l'amoureux aussi, redescendent
sur terre. Mais pas, cette fois-ci,
du premier coup.

Le félin a hissé le corps
en haut de l'arbre
— ils font comme ça
c'est à ça qu'on les reconnaît, les félins

sont des grimpeurs
qui emmènent la proie tuée
— là-haut, près du tronc, au lieu idéal,
à l'entrejambe de l'arbre, on appelle ça

comme ça.
Et s'est accroupi pour manger, chier,
et même dormir. Les griffures
escaladent l'arbre. L'écorce

bise et charnue, du sang
a dégouliné, roux comme
une peau de renard ou
un grès humide, du sang qui grimpe

sur l'arbre à corps d'homme. Qui grimpe
à l'arbre des amoureux.
Et le corps est retombé, du
moins en petit morceaux,

tout autour du tronc,
explosé, éparpillé—
l'a aurolé de boyaux de cervidé, de peau
mordue, d'os. Le reste

a continué son parcours
dans le corps de la bête.
Et ainsi font—à ce qu'on dit—

les amoureux.

Henry Taylor

Paysage au tracteur

Te représentes-tu, retiré dans une maison
à l'écart du chemin de terre avec
quelque chose comme un gros hectare d'herbe
entre la route, ton chemin et le jardin ?

Au printemps, en été, il y a les coupes
à faire au débroussailleur, pas à la tondeuse,
toutes les six semaines environ, juste assez pour
fortifier le gazon et rabattre les mauvaises herbes.

Et puis un jour de grosse chaleur, disons en août,
après l'orage, quand c'est reparti à pousser, à reverdir,
tu es à la machine en train de penser à moitié
à ce que tu aimerais mieux faire, ou à ce que tu as fait.

Tu as déjà fait trois tours et dans la ligne droite
qui longe la route, à peut-être trois andains
d'où tu es, tu l'aperçois. Les bagnoles
qui passent larguent tout un tas de saloperies.

C'est un mannequin de magasin, ça alors !
Dans deux tours il faudra t'arrêter,
te colleter avec, au moins le tirer sur le bord.
Tu continues. Deux tours encore, tu descends

du tracteur et, bon Dieu ! ce n'est pas un mannequin, c'est
un macchabée. Le champ vacille, chavire puis se calme
quand tu cours. Téléphone. Sirènes. À la fourche, deux
médecins du coin le retournent : quatre jours, bien avancé.

Pas de mystère sur la cause du décès : deux balles
ont troué la poitrine d'une élégante, noire,
trente-cinq ans peut-être. On l'emballa,
on l'emmène. Pour toi, la journée est finie.

Le lendemain tu retournes au champ, il faut bien faucher
par-dessus le creux humide laissé dans les hautes herbes
où les mouches bleues tourbillonnent encore
mais la machine les chasse, efface les traces.
Des semaines passent. À la poste, tu entends dire
que personne ne se présente pour l'identifier.
Une de la ville, qu'ils pensent, jetée comme

un pack de cannettes de bière. C'était quelqu'un

et maintenant c'est personne, enterrée, incinérée,
ou disséquée, mais disparue. Et je te le demande
encore : tu te représentes la chose ? Vivre comme avant,
faire le plein du tracteur, couper les chardons,

et revoir à chaque fois que tu repasseras là-bas
cette forme dans les herbes, la jupe jaune vif,
les chaussures noires, ce qui n'était plus tout à fait
un visage dont le regard visait le vide derrière toi,

quand les médecins l'ont emportée ? Te demander
à partir de ce jour quelle affaire de came,
quelle trahison, quel refus innocent l'ont amenée là,
et savoir qu'elle restera dans ce champ jusqu'à la fin de tes jours ?

Toi Derricotte

À propos de cadavres de Noires, non identifiées, qu'on retourne

En fauchant son hectare au tracteur,
l'homme aperçoit quelque chose, devant, —un mannequin—
et se dit qu'on a jeté ça d'une voiture : il s'approche
et découvre un cadavre de femme, noire.

Les toubibs arrivent, la retournent à la fourche.
Son regard l'ignore, fixé sur le néant. D'explication :
néant. Combien de femmes, noires,
retournées, nous ont dévisagés d'un regard vide,

dans les herbes folles, au bord des routes,
balancées dans des sacs en plastique, tuées,
au révolver, au couteau, plus ou moins dévêtues, violées,
blessures refermées sous une fleur de croûtes.

La semaine dernière, à la télé, quel visage horrible aux yeux clos
et gonflés ! Personne ne va dire : « Elle a l'air endormie », à cause
des entailles bleu-noir qui la bâillonnent. Y a-t-il
quelqu'un qui connaisse cette femme ? Qui va se présenter ? Un remous

de silence reflue sur cette pâture
où, la semaine d'avant, on venait de découvrir quatre
autres noires. L'image neigeuse s'accroche
un court instant, m'interpelle,

moi qui suis noire ; c'est à ma vie
qu'on en veut. Comment puis-je
me protéger ? J'aurais beau m'enfermer à clef,
ne sortir qu'en plein jour, on en veut à ma peau.

Ai-je tort de croire que si c'étaient
cinq blanches qu'on avait dévêtues,
brisées, les sirènes auraient hurlé jusqu'à
ce qu'on identifie un suspect ?

Quoi d'étonnant à ce que je passe sur ces corps
et fasse comme s'ils m'étaient étrangers, comme si
j'ignorais l'assassin, comme si je n'étais qu'une femme
parmi d'autres, qu'on tolère faute de mieux.

Une partie de moi veut disparaître, s'ensevelir,

mais il y a cette autre partie qui m'exhume
lorsque je me mets à écrire et retourne
mon visage noir et triste vers la lumière.

Yvette Christianse

Glosa de Managua

À Gioconda et Charlie

*Mon cœur devient capable de toute image :
Il est prairie pour les gazelles, couvent pour les moines,
Temple pour les idoles, Mecque pour les pèlerins,
Tablettes de la Torah et livre du Coran.
Je suis la religion de l'amour,
partout où se dirigent ses montures⁸*

Ibn' Arabî, L'amour est ma religion

Cela vous vient des tiges serrées des bougainvillées,
de la pourpre perdue des flamboyants :
des voiles disparues de février, de l'avidité du colibri.
Mon cœur devient capable de toute image

Mon amour somnole dans le hamac des alizés :
quatre cent quatre-vingt-sept ans de soupirs,
quatre cent quatre-vingt-sept ans de nuages.
Il est prairie pour les gazelles, couvent pour les moines

Que les tourterelles roucoulent à cinq heures quinze, les canaris aussi :
signaux à longue portée du jardin en fin d'après-midi
sémaphores du lointain—anciens, nouveaux. Douleur.
Temple pour les idoles, Mecque pour les pèlerins

Dans la vallée, la toute nouvelle mode
perche dans la promesse d'un prédicateur
d'arracher le monde aux femmes telles que mon amour et aux
Tablettes de la Torah et livre du Coran

*Mon cœur devient capable de toute image :
mensonge qui ne tient pas, ou danse*

sous la tente aux promesses du prédicateur
diffusée de la vallée.

Il est prairie pour les gazelles, couvent pour, les moines :
des oiseaux noirs tournent tranquilles comme les jacarandas
et me font lever les yeux, et me mettent haut le cœur,
et ciel et lac se complètent.

Temple pour les idoles, Mecque pour les pèlerins
pour qui cette terre ne suffit pas,
pour qui jamais assez tôt ne viennent ni corbillard,
ni larmes de poète, ni gorges de chanteurs.

Tablettes de la Torah et livre du Coran
parlent par-dessus les nuages, mais les oiseaux noirs
survolent le jardin en travail. Un chat pleure, un écureuil gris
disparaît. Des chiens aboient. La vallée flambe en ultime couchant.